

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Québec-Alsace

Réjean Beaudoin

Volume 19, numéro 2 (110), mars–avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1977). Québec-Alsace. *Liberté*, 19(2), 53–57.

en toute liberté

QUÉBEC-ALSACE

A Paris où chacun se fait un devoir de vous empoisonner cordialement l'existence, il y a au moins une personne qui s'emploiera de son mieux à vous manifester sa gratuite sympathie : c'est la femme de chambre portugaise ou yougoslave qui, dans la douzaine de mots qu'elle baragouine en langue française, tiendra tout de même à vous signifier qu'elle au moins n'est pas une emmerdeuse et que le salaire minable qu'on lui cède en échange de son service exténuant ne lui laisse pas le loisir de tracasser les honnêtes gens.

C'est pour mémoire seulement, mais il faut tout de même noter ces espèces de jalons qui vous sont restés dans la tête, comme des clichés non développés d'autant de souvenirs. Ce sont, au hasard, des points de fuite qui résument les jours écoulés dans les circuits du transport Métropolitain ou sur les grandes lignes de la SNCF. Rouler dans des voitures de deuxième et regarder filer ces rubans de kilomètres souterrains qui lancent l'imagination sur des pistes toujours remplies d'aventures ponctuées de slogans publicitaires, c'est le romanque démocratique de la vie moderne, mais le narrateur-dieu de ces péripéties quotidiennes entre Chrysler et Dubonnet, c'est une corporation multinationale.

L'Alsace qui se découvre être (comme sont sans doute restées toutes les provinces, quand on les regarde d'un peu près) un pays dans le pays, prend pour le point de vue qué-

bécois des couleurs attrayantes à mesure que l'observation du caractère alsacien lui découvre des points de rencontre, sinon toujours des ressemblances. Les journaux et l'affichage sont bilingues, les services publics se font en langues « officielles » (allemande et française)⁽¹⁾, mais les conversations privées se poursuivent en dialecte alsacien comme un arrière-fond sonore continu que ne parviennent pas à interrompre les guerres, les invasions, les politiques et les touristes... Les spécialités culinaires et vinicoles attirent l'étranger. Les riches témoignages d'une civilisation traditionnelle originale font de Strasbourg une ville d'un charme certain par son architecture, ses monuments et places, ses trésors artistiques. Mais la France est si superbement dotée de ce point de vue qu'il est difficile à l'Alsace de prétendre se distinguer sur ce plan : on trouvera toujours à lui opposer ailleurs des attractions plus prestigieuses. C'est sans doute la pression des « étrangers » qui l'entourent et qui, au cours de l'histoire, l'ont tour à tour envahie, c'est cette pression même qui a dû déterminer en Alsace une sorte de réveil de ses particularités distinctives. Une double menace (celle de l'Allemand, avec sa caméra et son Mark, et celle du Français, marquée d'impérialisme culturel et de centralisme administratif) enserme l'Alsacien résistant et entêté dans sa survivance aussi impitoyablement que font l'Américain et l'Anglo-Canadien à l'endroit du Québécois entiché d'indépendance. Mais nous n'avons ni musée (ou s'il en est, c'est aux Etats-Unis), ni cathédrale, pour témoigner au moins de ce que nous fûmes avant de disparaître : le sucre d'érable, c'est trop mou comparé au grès rose qui a traversé allègrement le millénaire... Les civilisations âgées meurent comme les hommes, c'est entendu, par une résignation toute proche de l'indifférence, mais elles ne savent durer que par entêtement. L'Alsace aurait beaucoup à nous apprendre sous ce rapport.

(1) En fait, la langue allemande ne jouit probablement d'aucun statut officiel aujourd'hui en Alsace, mais la vie courante y reste marquée par la proximité tant géographique qu'historique des Allemands. Rappelons sommairement que l'Alsace ne fut rattachée au royaume de France que sous Louis XIV, qu'elle fut envahie et cédée à l'Allemagne de 1870 à 1914, qu'elle redevint française de 1918 à 1939 et qu'elle fut occupée jusqu'en 1945 avant de revenir à la France.

Les noms de rues qui sont à Strasbourg d'une poésie pleine de charme pour l'étranger (rue de la mésange, rue de la nuée bleue, rue du saumon, rue du poumon, rue de l'ail, impasse des roses, rue du bain-aux-plantes) ont une résonance bien différente pour le Strasbourgeois informé de leur provenance : ces noms évocateurs sont le plus souvent le fait d'une traduction française littérale de noms propres allemands aux connotations historiques indésirables ; ils indiquent une volonté de francisation de la province reconquise et un esprit de censure de son passé germanique. Mais l'Alsacien tient justement ce passé pour partie intégrante de sa culture et de son identité profonde, même si sur le plan politique, il est généralement très loin d'être germanophile. Il serait inutile de prétendre esquisser ici ne seraient-ce que les grandes lignes d'un portrait de l'Alsacien, mais le moins que l'on puisse dire, c'est que la singularité du type humain qu'il représente, entre le Français et l'Allemand, est incontestable. La vérité est que ce type est complexe, qu'il est le produit d'une histoire qui lui a souvent fait défrayer le coût des grands conflits européens, depuis le moyen-âge jusqu'à la dernière guerre mondiale.

Il y a des clichés (ou des préjugés) qui circulent pour tenter de réduire à une formulation commode la complexité (ou l'ambiguïté) de l'Alsacien : on le dit Français de cœur et Allemand dans l'âme, mais cela ne peut être qu'une expression très inadéquate de la réalité, puisque les Alsaciens semblent être devenus récemment très préoccupés de préserver leurs traits distinctifs sur le plan linguistique et culturel : cette différence se définit aussi bien contre la toute-puissance financière de leurs ex-compatriotes d'outre-Rhin que contre l'irréparable formalisme de l'administration française qui ne peut, au mieux, que folkloriser les particularismes locaux. Bien que l'Alsace puisse s'enorgueillir de grands hommes dont l'apport fut inestimable pour toute l'humanité (Luther, Gutenberg, Schweitzer), on fait souvent remarquer que la grande littérature française ne compte pas un seul écrivain alsacien et qu'il n'y a là rien moins qu'un hasard.

Ce qui est aussi du plus grand intérêt du point de vue du Québec, c'est de voir une population qui vit une situation

de bilinguisme appliqué depuis très longtemps. Les problèmes qu'entraîne cette performance mentale à l'échelle collective nous sont familiers au Québec, mais il est plus intéressant de les observer ici à un autre stade de leur évolution qu'à la toute jeune étape de l'expérience québécoise. Ici tout le monde maîtrise couramment l'allemand, le dialecte alsacien et le français. Certains journaux tirent leur édition quotidienne dans les deux langues et d'autres font alterner le français et l'allemand dans le même numéro. L'affichage commercial est fréquemment bilingue, sinon la signalisation routière. Et surtout, les gens conversent entre eux en passant constamment de l'alsacien au français. Dans le privé et la famille, c'est l'alsacien qui prime, alors que le travail et les services donnent la préférence au français. Malgré l'usage courant et pratiquement continu des deux langues, les Alsaciens ont conscience d'une sorte de discrédit dont souffre leur dialecte traditionnel à l'endroit des langues « officielles ». Ils déplorent que leur langue se perde auprès des jeunes (elle n'est pas enseignée à l'école et se pratique seulement à la maison ou entre Alsaciens) et surtout ils éprouvent une quasi-culpabilité de la parler : le Français comme l'Allemand les repèrent dans les deux langues à l'accent, qui devient le signe d'un régionalisme dévalorisé par les grandes cultures nationales.

Tout cela ressemble à une histoire connue. Mais le dialecte alsacien n'a pas encore été revendiqué en tant que signal de ralliement, comme le fut chez nous à un certain moment le joul. Dans le regain de faveur que connaît actuellement et depuis peu une certaine fierté, en tout cas une revendication de l'identité culturelle alsacienne, la langue traditionnelle menacée trouve sans doute des raisons renforcées de durer, mais rien d'analogue à ce qui chez nous est allé jusqu'à vouloir fonder, par l'expression littéraire, une arme de combat socio-politique. Les Alsaciens n'ont pas encore pris parti. Ils nous envient d'ailleurs cette audace et ne cachent pas leur admiration pour le combat des Québécois (peut-être entre-t-il là-dedans une bonne dose du vieux mythe américain dont nous portons malgré nous une partie de l'aura miraculeuse ?) et pour l'effervescence des manifes-

tations de la révolution tranquille : s'ils savaient que, de sa belle mort, elle est maintenant morte et enterrée...

Du winstub au bistrot, du beerstub au café, il y a quand même une certaine différence qu'il vaudrait bien la peine d'essayer de cerner de plus près. Faut-il parler des boiseries, de cette opulence à la fois gaillarde et austère des intérieurs alsaciens traditionnels dont les winstub ont presque toujours su conserver l'atmosphère assez singulière ? Faut-il parler du caractère non moins sombre et fermé des habitués qui s'isolent derrière l'étanchéité de leur dialecte en buvant tranquillement qui son demi de bière, qui son verre de rouge, qui sa carafe de blanc ? Qui son café nature, mais celui-là est un étranger, un touriste qui ne dispose pour se protéger du regard qu'on lui jette que de la barrière bien précaire de son journal. Mais à sa grande surprise, ce regard n'est ni d'hostilité, ni de méfiance : à la première occasion, dès qu'on aura laissé l'étranger reconnaître par lui-même la nature des lieux, on s'emploiera à le mettre à son aise. Mais l'impression glaciale qu'il aura déjà enregistrée sera longue à réchauffer.

Qu'importe ? Cela vaudra toujours infiniment mieux que l'agressive impertinence du garçon parisien.

RÉJEAN BEAUDOIN